

L'écrivain et son conflit, par Horacio Castellanos Moya

« Comment raconter le conflit ? »,
table ronde animée
par Catherine Simon,
mercredi 29 mai, 21 heures

J'en aime pas le mot conflit, peut-être parce qu'il a été galvaudé dans la bouche des politiciens, ou peut-être parce qu'il appartient à cette catégorie de mots qui perdent leur éclat à force de servir à décrire les situations les plus dissemblables. Cette réserve émise, je vais l'utiliser à défaut, exactement de la même façon que j'habite un endroit où je préférerais ne pas habiter, à défaut d'un meilleur endroit où déménager.

La principale raison qui m'a fait écrire de la littérature est que j'ai vécu, aussi loin que mes souvenirs remontent, dans un état de conflit permanent. Et quand je dis permanent, je veux dire que je n'ai que très rarement entrevu cette expérience vitale, évoquée par tant de gens, que l'on nomme équilibre, tranquillité ou paix intérieure. J'ai vécu dans un état de conflit permanent avec moi-même et avec le

monde qui m'entoure. C'est une chose que je n'ai pas décidée; ce n'est pas un choix conscient, mais une façon d'être qui m'est tombée dessus et me tombe dessus (.)

On pourrait le décrire comme un état d'inconformité permanente ou de contradiction non résolue, un état d'esprit qui me fait désirer être dans un lieu différent de celui où je me trouve, être différent de celui que je suis, posséder des personnes et des objets différents de ceux que je possède. Pour certains écrivains, je ne suis pas le premier ni le dernier à le dire, l'impulsion créatrice se nourrit de l'inaptitude au bonheur, de même que le champignon hallucinogène se nourrit de la bouse de vache. Pour ma part, cette inaptitude est en tout cas la friction qui génère l'étincelle dont procèdent les récits que j'ai écrits (...)

Cela veut dire que je n'écris pas seulement pour le plaisir de raconter des histoires, à la différence de nombreux auteurs qui définissent ainsi l'origine de leur vocation (...). J'écris pour soulager la tension que me provoque l'état de conflit permanent, l'inaptitude au bonheur, l'inadaptation à moi-même

et à la réalité qui m'entourne. Même s'il peut exister d'autres motifs à l'origine de mon écriture, comme les blessures de la mémoire, l'amertume face à l'injustice, le désir de régler des comptes.

(...) J'ai cru durant longtemps que le fait d'être né et d'avoir grandi dans les sociétés d'Amérique centrale – tellement injustes, déséquilibrées et violentes – était la cause de ma fracture intérieure, pour reprendre l'expression d'Octavio Paz. Il ne fait pas de doute que sortir de l'adolescence et devenir adulte dans les flammes d'une guerre civile est une expérience qui marque pour la vie entière, la proximité de la mort perturbe la conscience, la façon de percevoir. Mais aujourd'hui je ne sais pas si je dois seulement attribuer ma

façon d'être à cette expérience.

Je ne suis pas non plus certain que ce malaise envers moi-même et envers le monde est ce qui me permet de devenir mes propres personnages, de me mettre dans la peau de l'autre, de celui que je voudrais être, de celui que j'aurais pu être, ou que je n'ai jamais voulu être; ou d'imaginer des situations limites et de les vivre intensément au moment où je les écris. Je me demande si l'on ne peut pas dire tout simplement que l'on s'invente un monde fictif parce que l'on n'est pas satisfait du monde dit réel, et que sans ce conflit que l'écrivain vit au quotidien, il n'y aurait pas de littérature, du moins telle que je l'entends. ■

Traduit de l'espagnol (Salvador)
par René Solis



Horacio Castellanos Moya, Salvadorien en exil, né en 1957, est l'auteur d'une quinzaine de romans (parmi lesquels *Le Dégout*, Les Allusifs, 2003; *Là où vous ne serez pas*, Les Allusifs, 2008; *La Servante et le Catcheur*, Métailié 2013) qui tous s'attachent à décrire et à raconter comment la violence se substitue à la politique et irrigue tous les domaines de la vie quotidienne.